



EMMA MARS

La Fille du doge

LA TRILOGIE VÉNITIENNE

Une fresque flamboyante
au cœur de la sulfureuse
Cité des Doges


CHARLESTON
POCHE

EMMA MARS

LA FILLE DU DOGE

À Venise, au ^{xiv}^e siècle, la naissance de la première maison close de l'histoire...

Devenue administratrice du Castelletto, maison close gérée par l'État, Chiara poursuit sa relation clandestine avec le beau Nicola Chiutto, l'un des membres de la délégation de l'Église, lorsqu'elle apprend qu'elle est enceinte. Comment l'annoncer à Nicola, si soucieux de garder leur liaison secrète ? Et surtout, comment gérer cette nouvelle réalité alors qu'elle est promise au doge de Venise ?

« Une lecture addictive, prenante et puissante !
À mettre entre toutes les mains. »
Estelle du blog Petite Lectrice

C'est lors d'un voyage à Venise qu'Emma Mars a découvert la sulfureuse vocation du Castelletto. Fascinée par le destin des femmes qui y ont vécu, elle s'est plongée dans les recherches historiques, jusqu'à ce que la belle Venise s'impose comme le décor de sa nouvelle saga. Sa première série, *Hôtel*, a été publiée dans 15 pays.

Également chez Charleston : *La Belle de Venise* (tome 1) et *L'Enfant de l'exil* (tome 3)

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-488-8



9 782368 124888

8,50 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature générale


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LA FILLE DU DOGE

Ce roman a été publié en grand format sous le titre *Castelletto 2 - Nicola* aux éditions Charleston.

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-488-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Emma Mars

LA FILLE
DU DOGE

La Trilogie vénitienne

Tome 2

Roman


CHARLESTON
POCHE

NOTE DE L'AUTEURE

Premier bordel public administré de manière directe par un gouvernement, **le Castelletto a réellement existé**, à Venise, dans le quartier du Rialto et plus spécifiquement dans la paroisse de San Matteo (aujourd'hui disparue), durant un siècle environ, de 1361 jusqu'au début des années 1460.

Ce roman, ainsi que celui qui le précède (*La Belle de Venise*), est le récit de sa création houleuse sous l'égide du doge de Venise Giovanni Dolfin, avec la complicité de l'Église et de ses représentants. Mais il relate surtout les conséquences de cette initiative contestée sur certains de leurs administrés, à commencer par les premières concernées, les prostituées de la Sérénissime, dont la beauté et la science de l'amour étaient alors réputées dans toute la chrétienté...

RÉSUMÉ DU TOME I :
LA BELLE DE VENISE »

Venise, hiver 1361...

Chiara d'Aragon, dite l'Aragonaise, est une jeune et splendide prostituée du quartier de San Matteo, près du Rialto, à Venise. Elle est même la plus belle des catins – on les appelle aussi mérétrices, en référence aux *alma meretrix*, les « gagneuses » de l'Antiquité romaine – placées sous la coupe de la terrible matrone **Lucia Nigra**, et de son non moins redoutable ruffian Sandro Lombardo. Avec **Gina**, son amie rousse, Chiara vit sa triste condition avec l'insouciance de celles qui n'ont jamais rien connu d'autre. Chiara est en effet la fille de la défunte **Luiza**, une Espagnole venue tenter ici sa chance il y a bien longtemps, hélas morte lors de la grande épidémie de peste de l'an de grâce 1348. Depuis, Chiara a grandi sous la

tutelle de toutes les doyennes du quartier, en particulier celle d'**Angela de Zara**, la généreuse balafrée qui rêve de prendre une retraite méritée.

Alors que débutent les cérémonies religieuses des Douze Marie, ainsi que les festivités annuelles du Carnaval, une délégation de notables vient effectuer d'étranges repérages à San Matteo, pour le compte du doge **Giovanni Dolfin**. Parmi les visiteurs, Chiara reconnaît son ami et protecteur le *capisestiere* **Alvaro Mosca**, ainsi que le Seigneur de la nuit **Filippo Dona**, lequel fait régner l'ordre et la terreur parmi les filles publiques de la ville. Mais elle est incapable de mettre un nom sur ce prêtre aussi séduisant qu'austère qui les accompagne. Missionné par l'évêque de Venise Fortunato Vaselli, cet homme en noir, **Nicola Chiutto**, n'est autre que le propre confesseur du doge et de ses fils. Quand ledit cavalier laisse tomber un simple mouchoir de batiste sur le sol, par mégarde, Chiara s'en empare, initiant sans le savoir les prémices d'une relation aussi brûlante qu'interdite.

Car Nicola Chiutto n'est pas un prêtre comme les autres. Il a été chargé par les autorités locales de superviser l'implantation d'un bordel public fermé, future prison à ciel ouvert pour les putains, et une manne attendue pour les caisses de la République vénitienne. En effet, depuis la perte de ses terres en Dalmatie face à la Hongrie, trois ans plus tôt (traité de Zadar en février 1358), Venise connaît une grave crise financière. Il est urgent de renflouer la prestigieuse cité des doges.

Or, dans un climat houleux aggravé par la fronde des prostituées et les *acqua alta* qui approchent, cette invasion périodique de la cité lacustre par la mer, les plans de Giovanni Dolfin menacent d'être contrariés par des forces plus puissantes encore. D'une part, celle du désir fou que conçoit son fils **Pietro** pour Chiara ; d'autre part, la quête éperdue de cette dernière, à la recherche d'un père qu'elle n'a jamais connu. Mais le plus incontrôlable de ces courants contraires, c'est sans doute cette passion inattendue entre une catin, sans autre titre de gloire que sa beauté, et un prêtre à qui un avenir radieux semblait tendre les bras...

PROLOGUE

Venise, 7 mai 1361

Venise n'était pas une ville, Venise était une femme.

Ou, plutôt, une nuée de femmes. Certaines alertes, d'autres plus lentes, toutes rendues belles par leur effort et leur diversité. Dans la lumière enveloppante de cette fin de matinée printanière, elles jaillissaient de toutes parts, pieds nus et jupons relevés, jouant des hanches et des épaules pour trouver leur place dans la venelle étriquée qui absorbait leur flot bouillonnant. Certaines peinaient déjà à suivre le rythme, une main sur la poitrine, les poumons comprimés. On n'en était pourtant qu'aux premiers instants de leur cavalcade par les *ruas* et les *calli* étroites, ce dédale familier et dont la vitesse de la course brouillait un peu le tracé.

Les cheveux blondis par l'alun et le citron autant que par la lumière, un sourire éclatant aux lèvres,

Chiara menait la troupe au trot. Sa troupe, celle des filles du Castelletto. L'armée des catins de la Sérénissime dont elle était, ce jour-là plus qu'aucun autre, la générale en chef.

— Tu ne crois quand même pas que tu vas tenir à cette cadence-là tout du long ? lui lança Gina, quelques pas derrière son amie.

Boire, danser, faire l'amour, voilà les activités physiques qui convenaient à la gracieuse rousse, nouvelle surintendante de la cité des putains. Pas cette chevauchée aussi vaine qu'épuisante.

— Et pourquoi pas ? s'esclaffa Chiara, la poitrine haute, redoublant de vitesse.

— Pfff... On était vraiment obligé de participer, nous aussi ?

— Oui ! Franchement, on aurait l'air de quoi si on se contentait de regarder les autres courir ?

— Je sais pas... De deux filles qui gardent ce qu'il leur reste de dignité, je suppose...

Mais pour la duchesse des prostituées, il importait au contraire de faire corps avec les professionnelles de l'amour qui peuplaient le quartier fermé de San Matteo. Ce n'est pas parce qu'elle occupait depuis peu une autre fonction, statut qui la dispensait de vendre ses propres charmes, qu'elle devait se distinguer de ses consœurs en de pareilles circonstances.

La course des prostituées, vieille tradition des fêtes de la Sensa, un temps oubliée, offrait l'occasion idéale de souder leurs rangs. Leur récent confinement au Castelletto, cet ensemble de *volte* dédié au commerce de la chair, avait ravivé tensions et vieilles querelles. Les nouvelles règles qui s'imposaient à elles, en particulier l'interdiction de circuler hors

du périmètre bouclé à l'exception des samedis, transformaient leur bordel à ciel ouvert en un chaudron incandescent. Les rapports se tendaient. Et les rancœurs qui se déversaient autrefois contre les matrones, leurs ruffians, ou même quelques clients indéliçats, s'orientaient désormais vers leurs propres congénères, exaspérées qu'elles étaient toutes par l'enfermement et la promiscuité.

Parti du *campo* Beccarie, au pied du Rialto, le circuit des catins essoufflées serpentait à présent sur la rive opposée. Bientôt elles atteindraient l'axe des *mercerie*, longue enfilade de rues commerçantes qui courait jusqu'au *sestier* de San Marco, et jusqu'à la place du même nom. L'artère où se presseraient les compétitrices d'un jour serait plus large, et elles recevraient les encouragements des badauds amassés. Nombre de leurs clients se cacheraient sans doute parmi ces anonymes.

À mesure que les lieues défilaient, Gina paraissait plus à son aise, talonnant de si près sa camarade qu'elle put presque lui souffler à l'oreille :

— Être la fille de qui tu sais ne te donne aucun privilège dans cette course, tu es consciente de ça, j'espère ? s'enquit-elle sur un ton léger. Personnellement, je n'ai aucune intention de te laisser gagner !

Chiara ne répondit que d'un sourire à la provocation de son amie. À la faveur de leur emménagement commun dans ce grand appartement d'une *volte* Morosini, *calle* Rampani, les deux jeunes femmes avaient plus que jamais rivalisé de confidences. Et le grand secret de la blonde Aragonaise

était sorti presque naturellement, un soir de rires et de vin frais du Frioul. Chiara le regrettait presque. Elle avait beau faire toute confiance à Gina, qui sait jusqu'à quand celle-ci réussirait à tenir sa langue...

Passé un pont de pierres en construction, Chiara marqua légèrement le pas, afin de se présenter en groupe au bon peuple de Venise. Vraiment, il importait que chacun apprécie sa solidarité avec les filles publiques. Elle était peut-être leur reine, mais elle n'était pas si différente d'elles. Il y a peu encore, sa survie se trouvait entre ses cuisses, et elle ne prétendait pas l'occulter, encore moins l'oublier. Sa position était encore si fragile. Elle en prenait pour preuve la distance qu'avait mise entre eux le doge, depuis sa propre nomination à la tête du Castelletto. C'est tout juste s'il avait reçu sa fille illégitime une paire de fois, lui qui avait promis un dialogue constant. Empocher les dividendes du nouveau dispositif, fort bien ; se commettre avec la représentante des catins, cela le tentait beaucoup moins, fût-elle de son sang.

Mais la foule des curieux attendue au niveau de l'église San Salvador n'était en réalité qu'une populace clairsemée, et bien peu flambante. Chiara se figea presque en découvrant les amoncellements de cadavres en souffrance, de part et d'autre de la place, et qui attendaient leur enlèvement. Sophia, la première des poursuivantes et qui ne tarda pas à rejoindre les deux femmes de tête, se signa compulsivement, et murmura :

— Dieu du ciel... Vous avez vu un peu le nombre de ces malheureux ?

— Et j'ai bien peur que ce ne soit qu'un début..., lâcha la beauté blonde d'une voix aussi livide que ces corps sans vie.

Comme elle disait cela, un envoyé des Trois Sages de la santé, probablement un médecin sans le sou, s'employait à fumiger les dépouilles purulentes, à demi nues, dont s'échappaient aussitôt des volutes de vapeur pestilentielle. Pour s'en prémunir, l'homme portait l'un de ces masques de protection effrayant, aussi blanc que le visage d'un mort, affublé d'un long bec d'oiseau recourbé et percé de deux trous pour laisser passer son regard apeuré.

Au Castelletto, coupées du reste de la ville, elles n'avaient perçu la nouvelle épidémie de peste qu'à distance, en grande partie préservées par le filtrage prophylactique opéré par les gardes auprès de la clientèle. Le rapide examen auquel ils soumettaient chaque nouvel entrant avait suffi, jusque-là, pour éviter une propagation du mal aussi rapide qu'à l'extérieur. Une fois de plus : jusqu'à quand ?

Comme elles repartaient toutes trois à pas comptés, déjà dépassées par certaines coureuses indifférentes à l'odieux spectacle, l'écho d'une dispute attira leur attention dans une ruelle adjacente, l'étroite *calle* di Mezzo. C'était une venelle coudée et, depuis la *merceria* San Salvador, il leur était impossible de voir l'origine de ce raffut. Une femme y hurlait de plus en plus fort. Alors, suivie de près par ses deux amies, Chiara s'engagea dans ce conduit ombragé où le soleil ne frappait plus qu'indirectement.

Il s'agissait bien d'une femme, jeune et plutôt jolie pour ce qu'on devinait d'elle. Car trois hommes, guère plus âgés qu'elle, s'affairaient sur son corps renversé à même le couvercle d'un puits. Les jambes écartées et mises à nue, la pauvre voyait s'y succéder les malfaisants qui la pilonnaient à grand renfort de râles et d'insultes. Le plus acharné d'entre eux portait un étrange manteau fait de carrés d'étoffes rapiécés. Il n'en finissait plus d'avilir la donzelle à sa merci.

— Avoue que tu voulais ça, espèce de chienne !

— Nooon ! Arrêtez, pour l'amour de Dieu ! geignait l'infortunée entre deux coups de boutoir.

Trop désargentés pour fréquenter les filles du Castelletto – dont les tarifs avaient fortement augmenté depuis l'ouverture du bordel public –, certains gueux se rabattaient sur les nombreuses jeunes femmes seules que comptait la cité, procédant en meute à d'infâmes viols collectifs.

— Dis donc, ça ne t'a pas gênée d'accepter les verres qu'on t'offrait !

— « Qui boit consent », citait un autre dans un rire affreux.

— Allez, Alberto, tu as eu ta part. Laisse-moi un peu la place, que je voie si son bénitier est aussi profond que son décolleté.

Gina s'était saisie du premier caillou, un éclat de pavé jonchant le sol de terre battue, relief d'une promesse d'aménagement non tenue. D'un geste précis et puissant, elle décocha le projectile, pile sur les fesses dénudées de l'un des assaillants.

— Eh ! Ça ne va pas bien ?!

— Laissez-la. Et foutez-moi le camp ! éructa la rousse, hors d'elle.

— C'est quoi ton problème ? Tu veux prendre sa place, c'est ça ? grogna l'homme à l'étrange habit.

— Désolée, mon joli, mais je ne suis pas vraiment dans tes moyens.

— Voyez-vous ça, des catins qui viennent, en personne, défendre leur pratique ! C'est votre ruffian qui vous envoie ? Les affaires sont si mauvaises ?

— Laissez cette fille..., intervint Chiara, sur un ton ferme et aussi calme que possible. Ou bien...

— Ou bien quoi ? Tu vas le dire aux Seigneurs de la nuit, peut-être ?

— Mieux : elle va rapporter au doge ! s'esclaffa celui qui était en pleine action l'instant d'avant. Il paraît que c'est votre meilleur ami, maintenant.

Suivant l'exemple de Gina, la bâtarde du duc empoigna à son tour une pierre, puis une autre, déclenchant à chaque fois la foudre de son bras sur les violeurs fanfarons. Sophia se joignit à elles deux et soudain ce fut un déluge qui s'abattit sur les trois hommes, comme une colère divine. Le plus fort en gueule fit bien mine de riposter un instant, mais la margelle du puits manquant de munitions, il n'eut d'autre choix que de fuir avec ses compères à l'autre bout de la ruelle, en direction de San Salvador.

— La peste vous prendra toutes, bande de sorcières ! jura l'un des fuyards avant de disparaître.

Aucune ne prit la peine de lui répondre. Elles se précipitèrent plutôt vers la fille recroquevillée au pied du puits, secouée par de violents sanglots, le visage plongé dans sa jupe souillée.

Chiara s'agenouilla près d'elle la première, et d'un geste doux lui prit la main.

— Tu t'appelles comment ?

— Oriana, finit-elle par répondre entre deux hoquets.

— Comment ces manants ont-ils réussi à t'entraîner ici ?

Enfin elle leva son regard sur sa sauveuse. Ses yeux étaient d'un brun intense, et elle n'affichait guère que quinze ou seize ans. Mais ces détails exceptés, on aurait dit une sœur cadette de Chiara, tant leurs grâces étaient semblables.

La ressemblance était si frappante que les trois amies la dévisagèrent d'abord sans un mot, puis échangèrent entre elles des regards effarés. Muets et interdits.

— Tu peux nous parler sans crainte, l'encouragea Gina. Nous ne sommes pas vraiment du genre à prendre le parti de ces gredins.

— Ça, on peut te dire qu'on en a notre compte à San Matteo ! gronda Sophia à mi-voix.

Le Castelletto était une création somme toute récente ; pour tous encore à Venise, c'est le quartier de San Matteo qui demeurait indissociable du commerce des charmes féminins.

— Vous êtes des... ? les interrogea la jeune femme, avec un mélange de dégoût et de peur dans la voix.

— Des catins, oui. Mais crois-moi, on est de loin les mieux placées pour prendre en charge les filles dans ta situation.

— Je n'ai pas cherché ça ! se défendit-elle dans un regain de larmes.

— Hum... Tu as quand même accepté leurs verres, d'après ce que j'ai compris.

Gina était certes secourable, mais elle appréciait assez peu qu'on regarde ses congénères et elle de haut. Quant à cette gamine, elle semblait avoir multiplié les bourdes et les erreurs de jugement. Par exemple, cette échancrure à la Cipriana, dont le façage relâché laissait entrevoir plus que la naissance de sa poitrine ronde. Cela n'excusait rien, bien sûr, mais cela expliquait beaucoup...

— Juste un seul ! plaida Oriana en geignant.

— « Juste un seul ! » l'imita Gina. Enfin, tu les as entendus comme moi : celle qui se laisse enivrer accepte aussi de se laisser enf...

— C'est bon ! je crois qu'elle a compris.

Chiara avait tranché avec autorité, et relevait déjà la fille, encore tremblante. Celle-ci était-elle vraiment aussi naïve qu'elle le prétendait ? Peut-être bien. Avec cette crise qui s'installait, plus aucune femme ou presque, même aussi jeune et aussi gironde, ne trouvait de mari honorable. Condamnées au célibat, certaines d'entre elles étaient prêtes à tout pour se faire engrosser, et exercer par la suite un odieux chantage auquel les plus tendres de ces messieurs se laissaient piéger.

Ou alors Oriana avait-elle voulu vendre son corps si avenant de manière occasionnelle ; et la transaction avait mal tourné.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? interrogea une Sophia elle aussi sur la réserve.

— On va la déposer chez Angela. Ensuite... on verra bien.

Depuis qu'elle avait pris sa retraite, Angela la balafrée tenait une auberge à deux pas d'ici, dans une petite *furatole* sans éclat contiguë à l'église Santa

Maria della Fava, à la limite des quartiers de San Marco et de Castello.

L'auberge dite du Poussin – *Pulcin'* en bon vénitien –, discret hommage à feu Rolando, ne payait guère de mine. Hormis son enseigne repeinte à neuf, sa façade délabrée et ses équipements vétustes attestaient d'un entretien négligent et d'une clientèle négligée. Mais peu importait à l'accorte et ancienne catin, tout à la joie de son nouvel office.

— Eh bien ! Quel oiseau vous me ramenez là ? s'exclama-t-elle sur le pas de sa gargote, détaillant l'inconnue avec étonnement.

— Un oiseau blessé...

— Je peux voir ça.

— Et tu peux aussi me la garder jusqu'à cet après-midi ? Je suis attendue aux cérémonies de la Sensa.

— Princesse ! se moqua Angela avec tendresse, simulant une brève révérence.

— Ma... la chambre est libre ? se reprit-elle.

— Oh ! tu peux l'appeler *ta* chambre, va. Pour ce que je la loue. Je ne suis pas près de réclamer *ta* clé.

Angela jouissait de son nouveau statut et de sa nouvelle liberté, mais les affaires n'étaient pas reluisantes. Depuis l'ouverture du Castelletto, rares étaient les putains ou leurs clients qui se risquaient encore à occuper des chambres en dehors du strict périmètre autorisé.

C'est pourquoi, et encore de bon cœur, mettait-elle à disposition de sa protégée une chambrette sous les toits, petit nid qui abritait les rendez-vous clandestins entre le créateur du Castelletto et sa reine.

Nicola Chiutto et Chiara l'Aragonaise.